

Fondant : Un savoureux huis clos



PAR SOPHIE POULIOT
5 MAI 2022

COMMENTAIRES 0



Outre sa convivialité indéniable, la formule de théâtre en 5 à 7 (avec bière et collation), que le Théâtre La Licorne a importée d'Écosse, présente l'attrait majeur de servir de tribune à des artistes en début de parcours ou explorant un aspect différent de leur discipline. En l'occurrence, la comédienne [Rose-Anne Déry](#) (qui avait, par ailleurs, collaboré à l'écriture du mémorable *Table rase*) signe la mise en scène de *Fondant*, du Théâtre Bistouri (*Les Ossements du Connemara, Madra, Conversations avec mon pénis...*), une pièce rédigée par une autre comédienne, Pascale Marineau. Une expérience tout à fait probante, qui pourrait bien constituer l'aube d'enthousiasmantes nouvelles vocations.

Dans une toute petite pâtisserie, décorée de teintes pastel et de coquets présentoirs comme il se doit, une employée attend que quelque pèlerin·e de la sucrerie brave la tempête qui sévit à l'extérieur et brise, du même coup, la monotonie de cette journée insipide. Il y aura bien un visiteur... qui n'apparaît pourtant pas disposé à acheter quoi que ce soit, ni friandise ni accessoire de cuisine de fantaisie. Il entre en contact avec son hôtesse en lui recommandant, sur un ton désinvolte, de ne pas se ronger les ongles, une habitude qui favoriserait l'ingestion de bactéries. Une remarque qui peut sembler anodine, voire bienveillante, mais qui peut aussi rebuter par son caractère intrusif et directif, inapproprié même. Or ce n'est que le premier maillon d'une chaîne d'attentions non sollicitées qui se resserrera autour de la jeune femme.

Suivant une courbe dramatique faite de creux et de renflements, histoire de la rendre naturelle, crédible, la relation entre la boutiquière et son client oscillera de la politesse aux malaises (multiples) en passant par de sympathiques – quoique génériques – échanges. Foncièrement affable et tenue, jusqu'à un certain point, par son emploi d'être avenante, la pâtissière se prête au jeu du bavardage plus ou moins stérile, tout en ne parvenant pas tout à fait à compenser la gaucherie oratoire, la balourdise communicationnelle de son vis-à-vis. Ce qu'on lui pardonne,

car le lourdaud semble sympathique, timide, inoffensif... jusqu'à ce qu'il ne le soit plus du tout et que la cible de son intérêt, captive de son comptoir et de ses responsabilités professionnelles, se sente en danger.

Un dosage adroit

Fondant, sans jamais les souligner à outrance, sème plusieurs pistes de questionnement. Lorsqu'une situation semble équivoque, à quel point doit-on se fier à son instinct... sans pourtant verser soit dans la présomption narcissique, soit dans une paranoïa qui serait handicapante sur le plan des interactions sociales ? Faut-il restreindre sa courtoisie afin d'éviter qu'on lui prête un caractère séductif ? Quelles sont les limites de la complaisance intrinsèquement liée à un emploi de service ? Notamment en ce qui concerne les femmes qui se font courtiser dans le cadre de leurs fonctions ? « Tu n'as pas l'obligation d'être conciliante. », écrit Martine Delvaux à sa fille dans l'essai *Le Monde est à toi*. Certes, mais les commis, vendeurs et vendeuses ne sont-ils et elles pas embauchés pour être, dans la mesure du raisonnable, tout sourire en toutes circonstances ? Et comment savoir hors de tout doute où cesse le raisonnable, où commence le harcèlement ?



Maryse Boyce



Maryse Boyce

Dans la peau du duo, les deux comédien-nes (qui sont aussi dramaturges) Marianne Dansereau et Marc-André Thibault livrent une interprétation des plus convaincantes. La première campe une protagoniste charmante, spontanée, un brin nerveuse, mais se montrant ouverte et compréhensive face à la maladresse de son interlocuteur, plus taciturne, sibyllin, mais tout de même rieur. Tant leur jeu que le texte de Pascale Marineau concourent à la véracité des personnages, de leur dynamique.

La mise en scène de Rose-Anne Déry s'avère simple, mais sans lacune. Évidemment, les déplacements sont restreints par les dimensions modestes de l'aire de jeu, mais la direction d'acteur et d'actrice fait mouche. Le langage non verbal permet à la relation unissant le tandem d'évoluer tout en subtilité – et en dents de scie, ce qui ajoute aux questionnements du public quant aux réelles intentions de l'homme –, sans précipitation, et ce, bien que le spectacle dure à peine une heure. Bref, *Fondant* est un petit objet théâtral sans prétentions ostentatoires, mais fort habilement ficelé et laissant spectateurs et spectatrices emporter une réflexion de laquelle se repaître.

Fondant

Texte : Pascale Marineau. Mise en scène : Rose-Anne Déry. Assistance à la mise en scène : Andrée-Anne Garneau. Décor et costumes : Anne-Sophie Gaudet. Éclairages : Joëlle Leblanc. Environnement sonore : Étienne Thibault. Avec Marianne Dansereau et Marc-André Thibault. Une production présentée par le Théâtre Bistouri, en codiffusion avec La Manufacture, dans la salle de répétition du Théâtre La Licorne jusqu'au 20 mai 2022.

«Fondant», un spectacle sucré-salé



Photo: Maryse Boyce Marianne Dansereau et Marc-André Thibault dans la pièce «Fondant», au Théâtre de la Licorne

Marie Labrecque

7 mai 2022 Critique
Théâtre

On accueille avec plaisir le retour de la formule conviviale des 5 à 7 à La Licorne, signe peut-être d'une certaine normalité retrouvée. Ce contexte décontracté, intimiste — qui permet, rappelons-le, de savourer à la fois une courte pièce et un petit encas — peut aussi fournir un bon banc d'essai pour jeunes artistes. Avec *Fondant*, le Théâtre Bistouri fait place au premier texte de Pascale Marineau, monté par une comédienne, Rose-Anne Déry. Une signature toute féminine pour une pièce qui traite ultimement des relations entre les sexes.

Le spectacle débute pourtant de manière plutôt anodine, et dans un environnement à l'allure tout ce qu'il y a de plus inoffensif : le décor très mignon, rétro, d'une pâtisserie aux teintes vives, conçu par Anne-Sophie Gaudet. En ce jour de tempête hivernale — une température qui ne se reflète guère dans le costume du client —, La Bibitte à sucre est désertée. Seul un homme est venu s'y réfugier. Il s'incruste, sans pourtant rien acheter, et entame une conversation avec l'employée. Un échange fait de propos futiles, de badinages, de plaisanteries, mais aussi de malaises croissants, entre la pâtissière pleine de bonne volonté et le visiteur nerveux, pataud, aussi maladroit verbalement qu'il l'est physiquement. On sent qu'il cache quelque chose. Que veut vraiment ce client qui n'en est pas un ? Est-il simplement gauche dans sa façon de démontrer son intérêt amoureux ?

D'abord banale, la situation finit par basculer dans une dimension plus inquiétante, nourrie par l'isolement de la femme et le manque de transparence de son hôte, qui impose sa présence. Un virage pas si aisé que l'autrice réussit à opérer. Le texte, qui joue volontiers sur les métaphores culinaires (les relations humaines sont pareilles à la confection des meringues, dit-on : délicates et faciles à rater), apparaît d'abord comme une gâterie légère et sucrée, puis évolue vers un mets plus consistant et protéiné. Une illustration habile de rencontre emplie d'ambiguïtés et de non-dit, de laquelle sourd un danger potentiel.

Marianne Dansereau campe avec un dynamisme souriant un personnage direct et très ouvert. À l'opposé, Marc-André Thibault endosse avec conviction les hésitations, l'agitation du visiteur. D'abord affichant sa vulnérabilité, le comédien devient assez glaçant dans ce personnage qui conserve une part de son mystère.

Fondant : rire et effroi sur fond de meringue

BP Arts Média 7 mai 2022



Les 5 à 7 au théâtre La Licorne, inspirés du concept écossais, « A play, A Pie and A pint » se poursuivent avec *Fondant*. Une histoire surprenante où se mêle le rire et l'effroi sur fond de meringue et de Compagnie Créole, jusqu'au 20 mai.

L'imprévisible

Une pâtissière ne sait plus quoi faire pour se changer les idées pendant une tempête de neige. Elle n'a eu qu'un seul client depuis l'ouverture.

Arrive un jeune homme un brin maladroit. S'engage la conversation. Ils s'échangent des banalités. Ils semblent se plaire.

Et puis doucement, s'installe un malaise entre eux. L'homme agit de plus en plus étrangement. Peu à peu, il s'avère que les choses ne sont pas aussi innocentes qu'elles le paraissent.

L'atmosphère sucrée du début fait place à l'oppression à mesure que l'étau se referme sur l'histoire.

Une gamme d'émotions

En une heure, le spectateur passe par une gamme d'émotions et c'est grâce au superbe jeu des acteurs.

Marc-André Thibault oscille entre la douceur et la violence avec précision alors que Marianne Dansereau est majestueuse et forte dans sa fragilité.

Sobriété et rose bonbon

La mise en scène est sobre, contrastant avec le décor éclaté rose bonbon.

Ce qui permet à l'histoire de se déployer sans que rien ne vienne distraire le spectateur et qui vient soutenir le texte.

Texte d'ailleurs qui trouvera sûrement écho chez une majorité de gens, tout genre confondu. On y voit l'humain dans toute sa complexité, dans le beau comme dans le laid.

À l'affiche jusqu'au 20 mai

Quoi de mieux que de passer l'heure joyeuse du 5 à 7 dans une pâtisserie. Les gens sont invités à arriver un peu plus tôt afin déguster une bière et un scone avant que la pièce commence. À l'affiche dans la salle de répétition du **Théâtre La Licorne** jusqu'au 20 mai

Texte: Pascale Marineau

Mise en scène: Rose-Anne Déry

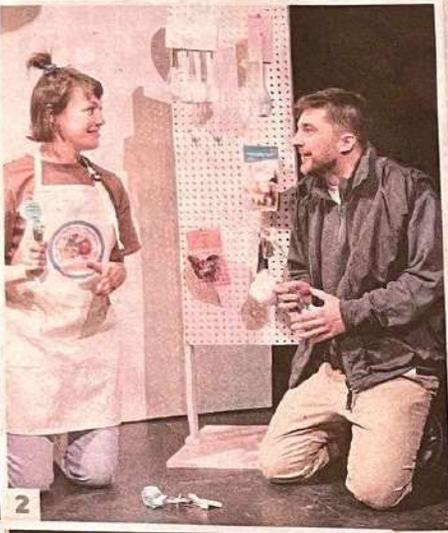
Interprétation: Marianne Dansereau et Marc-André Thibault

Crédit photo : Maryse Boyce

Texte : Tan Bélanger

Montréal tout-terrain

LOUIS-PHILIPPE MESSIER
Le Journal de Montréal



1. Un nouveau créneau théâtral vient d'apparaître au Québec où la pièce commence à 17 h 30 et ne dure qu'une heure et où le spectateur se fait accueillir avec un scone et une bière. 2. La comédienne Marianne Dansereau et Marc-André Thibault dans leurs rôles. 3. Jonathan Morin, 33 ans, et Anne-Sara Briand, 27 ans, ont déjà adopté la formule du théâtre en 5 à 7. PHOTOS LOUIS-PHILIPPE MESSIER ET COURTOISIE MARYSE BOYCE

Un 5 à 7 théâtral séduit le jeune public

Une formule de pièce courte avec bière et collation fait salle comble à Montréal et tournera en région cet été

À l'intérieur de Montréal, le journaliste Louis-Philippe Messier se déplace surtout à la course, son bureau dans son sac à dos, à l'affût de sujets et de gens fascinants. Il parle à tout le monde et s'intéresse à tous les milieux dans cette chronique urbaine.

Aller au théâtre en 5 à 7 avec une bière et une pâtisserie: cette nouvelle formule conviviale venue d'Europe, avec des représentations brèves et frappantes, s'impose au Québec et rajeunit le public, au grand plaisir des concepteurs.

Lorsque les spectateurs de la pièce *Fondant* sont arrivés au théâtre de la Licorne vers 17 h lundi dernier, ils se sont dirigés vers le bar, en présentant leur billet, et la serveuse leur a offert un verre de bière de leur choix. Dans la petite salle, un buffet de scones, encore chauds et parfumés, occupe des tables le long du mur à l'entrée. Ce théâtre en 5 à 7 s'inspire d'un concept écossais appelé *a play, a pie and a pint*

(une pièce, une pâtisserie et une pinte). Un coup d'œil me confirme la jeunesse du public. Je n'ai « carté » personne, mais je dirais: fin vingtaine, début trentaine, essentiellement.

ABORDABLE

Bien sûr, vous pouvez toujours remplacer la bière par une eau pétillante, mais, tout comme la succulente boule de pâte, votre breuvage est compris dans le billet à 21 \$, taxes incluses. Pour ce prix qui ne permet plus d'acheter grand-chose à l'épicerie, ça peut sembler étonnant d'avoir droit à une pièce de théâtre, à un gros scone moelleux et à une bière. Cela explique peut-être la popularité du concept auprès de spectateurs plus jeunes,

pas forcément fortunés ou habitués aux représentations théâtrales en soirée. « Nous ne récoltons pas une fortune avec des salles intimistes à 60 places, mais nous faisons toujours salle comble, toutes nos supplémentaires sont également vendues et on attire une nouvelle génération de spectateurs pour qui cette formule est une porte d'entrée vers le théâtre », m'explique Marc-André Thibault, le directeur du Théâtre Bistouri qui produit la pièce présentée au Théâtre La Licorne à Montréal. « Un questionnaire a révélé que 30 % des spectateurs d'une pièce en 5 à 7 n'avaient jamais encore mis les pieds au théâtre auparavant », dit M. Thibault, qui joue aussi dans la pièce. Puisque la pièce dure environ 50 minutes, on a encore sa soirée devant soi en sortant du théâtre... vers 18 h 30.

EMOTIONS FORTES

Écrite par la dramaturge Pascale Martineau, la pièce *Fondant* oscille, parfois brusquement, entre la comédie légère et le

huis clos angoissant, affolant, enrageant. Dans la petite salle, les spectateurs rient, se fâchent, se détendent, se figent de malaise. « Le public est proche, on entend les soupirs et les cris d'exaspération si une scène choque », explique Marianne Dansereau, la comédienne qui donne la réplique à M. Thibault. « Dans les grandes salles, on va asseoir les gens sur la scène autour de nous pour la proximité », dit M. Thibault. « On adore la formule et on aimerait que ça ait lieu plus souvent ! » dit Anne-Sara Briand, 27 ans. En sortant du théâtre, un tour à la Maison des pâtes fraîches et mon souper est acheté. Même si j'ai vu une pièce, la soirée est encore jeune. **Fondant en 5 à 7 visitera Drummondville, L'Assomption, Ville-Marie, Val d'Or, La Sarre, Amos, Lévis, Trois-Rivières, Saint-Prime, Havre St-Pierre, Sept-Îles et Saint-Eustache.**



Marie-Claire Girard

Passionnée de théâtre

LES BLOGUES

«Madra»: quand un amour maternel sans limite dérape

Cette production du Théâtre du Bistouri est une super bonne pièce, qui met en relief la peur qui habite tous les géniteurs lorsqu'il s'agit de la liberté à accorder à leurs enfants.

11/04/2019 15:32 EDT | Actualisé 11/04/2019 15:51 EDT



HUGO B. LEFORT

Tout est beau jusqu'au moment où Claire, qui ramène Gabriel après une journée qu'ils ont passée ensemble, raconte qu'au restaurant où elle se trouvait, elle a laissé un étranger amener Gabriel à la toilette.

Nous vivons à l'ère des parents-hélicoptères: ces parents qui surprotègent leurs enfants, qui font leurs devoirs, qui paient illégalement les bureaux d'admission de prestigieuses universités afin que leurs rejetons-pas-si-brillants-que-ça puissent y étudier, ces parents qui ont peur de tout pour leurs précieux héritiers et qui contribuent à en faire des êtres timorés bien peu armés pour ce que l'existence leur réserve.

Madra (*Gut*, en anglais) de Frances Poet, une dramaturge résidant en Écosse, est une pièce qui traite du dérapage qui accompagne parfois un amour maternel qui ne connaît plus de limites. Présentée à La Licorne, cette production du Théâtre du Bistouri est une

super bonne pièce qui met en relief la peur qui habite tous les géniteurs lorsqu'il s'agit de la liberté à accorder à leurs enfants.

Alex (Marc-André Thibault) et Madra (Sylvie De Morais-Nogueira) sont un jeune couple de la classe moyenne, parents du petit Gabriel, trois ans. Claire (Louise Bombardier) est la mère d'Alex et la Mamie-gâteau qui adore son petit-fils et lui permet des soupers de pizza et de chocolat.

Tout est beau jusqu'au moment où Claire, qui ramène Gabriel après une journée qu'ils ont passée ensemble, raconte qu'au restaurant où elle se trouvait, elle a laissé un étranger amener Gabriel à la toilette.

Il y avait un besoin pressant, elle avait les bras chargés de cabarets et l'étranger avait l'air d'un brave monsieur. Pour la grand-mère, qui a grandi dans un contexte où on pouvait faire confiance aux gens, cette anecdote relève de la plus grande banalité. Mais les parents sont évidemment horrifiés et lui interdisent de passer dorénavant du temps avec Gabriel.

Pour Madra, la mère, il s'agit là de la pire chose qui ne soit jamais arrivée dans sa vie. Nous allons assister à sa descente aux enfers, aux précautions maniaques qu'elle prend pour protéger son enfant de dangers demeurant hypothétiques. Elle va quitter son emploi, passera ses journées avec le petit, ne le lâchera plus du regard, vivant dans la crainte perpétuelle du pédophile et allant jusqu'à poser un geste si terrible que la salle en a frémi lors de la représentation.

Il y a de l'humour dans cette pièce, heureusement, mais au fur et à mesure du développement de l'histoire, un malaise profond s'installe. Ma première réaction a été de penser: cette femme est folle.

Et oui, elle l'est, mais je comprends absolument ce qu'elle ressent lorsqu'elle pense qu'on a pu vouloir faire du mal à son enfant. C'est quelque chose de viscéral, d'animal, qui relève de l'instinct et où la logique et le bon sens n'ont aucune chance de s'installer. Tous les parents peuvent comprendre ça.

Frédéric Blanchette fait des apparitions ponctuelles dans la pièce, en papa de la garderie, en collègue et ami d'Alex, en voisin qui entre dans la cour où joue le petit. On ne sait jamais si ses personnages sont des bons ou des méchants; il incarne l'autre, le danger potentiel oui, mais le bon samaritain aussi, l'étranger salvateur. C'est là que réside tout le problème de la mère: elle est incapable de discerner et de séparer le bon grain de l'ivraie.

Marie-Hélène Gendreau nous donne une mise en scène dynamique, sans temps mort dans l'ingénieuse scénographie de Véronique Bertrand où des claies de bois sont mises en place pour créer les différents lieux.

Les comédiens sont tous excellents, surtout Sylvie de Morais-Nogueira qui ressent au plus profond d'elle-même le désarroi et la terreur de cette maman dépassée par les événements.

De son côté, Marc-André Thibault est parfaitement convaincant en jeune père qui veut bien faire et qui ramasse tous les soirs les jouets épars de son fils, mais qui oublie toujours de réparer le loquet de la clôture. C'est également lui qui a traduit et adapté la pièce, ce qu'il a fait brillamment. Louise Bombardier incarne la grand-mère aimante idéale et Frédéric Blanchette a juste ce qu'il faut d'inquiétant, mais aussi de sympathique pour semer le doute dans les esprits.

J'en ai connu et j'en connais encore, des jeunes mères qui ont peur de tout pour leurs enfants: des microbes, des voitures, des autres enfants, des adultes tout autour, de la vie.

C'est difficile d'être parent. Il faut laisser les enfants être, dans une certaine limite bien sûr, et ça ne sert à rien de se lever la nuit pour vérifier s'ils respirent encore. En fait, il y a de grosses chances que l'enfant respire encore pendant de très, très nombreuses années.

Madra: Une production du Théâtre du Bistouri en collaboration avec La Manufacture, à la Licorne jusqu'au 26 avril 2019, avec des supplémentaires les 13, 20 et 27 avril.

CRITIQUES

Rouge Speedo : Vendre son âme (et son corps) au diable



PAR RAYMOND BERTIN

15 MARS 2018

COMMENTAIRES

0



Hugo B. Lefort

Agréable double surprise que cette cinquième création du Mimésis, qui nous permet de découvrir un lieu, nouveau et inusité pour une représentation théâtrale, et d'apprécier la démarche assez originale de ce collectif. S'intéressant à la tragédie contemporaine, dans laquelle, tel que défini dans son mandat, l'homme d'aujourd'hui «trouve sa fatalité en lui-même, et devant son propre vide» plutôt que d'être confronté aux forces extérieures, cette équipe de création s'applique à créer des spectacles immersifs, où le public se voit placé dans une situation de complicité, voire de promiscuité avec l'univers présenté.

Après avoir offert, notamment, leur version du *Chemin des Passes-Dangereuses* de Michel Marc Bouchard dans l'enceinte du Bain Saint-Michel en 2011, puis du *Chant du Dire-Dire* de Daniel Danis dans l'Église de l'Immaculée-Conception (Montréal) en 2012, puis à la Nef (Québec) en 2014, les artistes du Mimésis s'attaquent cette fois à une pièce captivante de l'auteur américain Lucas Hnath: *Rouge Speedo*. Le huis clos se déroule dans l'espace fermé, un peu étouffant de la piscine où s'entraîne le héros, Ray, un nageur en passe de se qualifier pour les prochains Jeux olympiques, rien de moins.



Hugo B. Lefort

Cependant, les choses ne vont pas se passer si rondement, car la découverte de drogues dans le réfrigérateur de l'équipe, que Ray finit par avouer lui appartenir, va remettre en question ses relations avec ceux qui l'entourent. À commencer par son frère, Peter, un avocat qui s'est proclamé agent et qui a beaucoup investi dans la carrière du sportif en espérant récolter le pactole. Apprenant que le champion s'injecte de la testostérone et d'autres substances illicites depuis un an, ce qui lui a permis de se hisser au premier rang de son équipe, Peter convainc l'entraîneur, qui répond au nom de Coach, de taire l'affaire.

Dans un simple maillot de bain rouge du début à la fin de la représentation, le comédien Marc-André Thibault réussit à faire de Ray, dont les capacités intellectuelles ne sont pas proportionnelles aux muscles, lui qui n'a pas fait d'études, s'étant consacré à son sport dès l'enfance, un personnage étonnant, plus vrai que nature, émouvant même par sa naïveté. Car ce qui se trame autour de sa personne, y compris lorsqu'il implique son ex-conjointe Lydia dans le marchandage immonde qui va devenir insoutenable, est digne des grands complots qui, on le sait, existent dans les plus hautes sphères du sport international, en lien avec le dopage.



Hugo B. Lefort

La pièce, une suite de scènes à deux ou à trois, bien ficelée, nous tient en haleine, malgré des dialogues parfois terre à terre, où la mode américaine des répliques entrecoupées, des phrases laissées en suspens, ne trouve pas toujours son efficacité. Les interprètes s'en tirent plutôt bien en général, mais la mise en scène aurait pu faire montre de plus d'audace, comme dans les scènes tardives où le nageur vomit et celle où les deux frères se prennent aux mains. Des moments forts d'une représentation distrayante. Le lieu, le Livart, dans le sous-sol duquel est située la salle, se révèle aussi plutôt dépayçant et agréable.

Rouge Speedo

Texte: Lucas Hnath. Traduction: Jean-Simon Traversy. Mise en scène: Louis-Philippe Tremblay. Éclairages: Gonzalo Soldi.

Scénographie: Cédric Lord. Costumes: Marie-Charles Nadeau. Avec Louis Labarre, Catherine Paquin-Béchar, Guillaume Regaudie et Marc-André Thibault. Une production du Mimésis. Au Livart jusqu'au 24 mars 2018.

Sophie Jama

Anthropologue, journaliste pour Info-culture.biz

Dans une pièce de théâtre structurée et bien ficelée, quatre personnages bien campés et souvent très drôles, un récit mené tambour battant pendant une heure trente, l'auteur de *Rouge Speedo*, Lucas Hnath, dévoile une sorte de mécanique infernale susceptible de sous-tendre le milieu du sport haute compétition.

La question du dopage des athlètes est traitée à la fois avec humour et réalisme. Les drogues qui permettent à un champion de se surpasser ne sont qu'un des éléments d'un système fort complexe et dans lequel sont engagés divers protagonistes qui tous défendent leur position, leur quête d'amour et de réussite.

Ray a consacré pratiquement toute sa jeune vie à la compétition de natation. C'est un bel athlète qui n'a pas fait d'études et qui a tout misé sur sa réussite dans ce sport. Mais ce n'est ni un garçon très brillant ni un sportif au mental très fort. Sans une aide chimique, il ne semble avoir aucune chance de se qualifier pour les prochains Jeux olympiques, voire de remporter la moindre compétition, voire même d'être gardé par son petit club bien modeste géré par un coach qui se croit très doué. Celui-ci, incapable de concurrencer les grands clubs, se raccroche à son sens de l'éthique. Il y a encore Peter, le frère avocat de Ray, qui voit en lui un produit lucratif dont il pourra bénéficier pour sa famille. Et enfin Lydia, l'ex de Ray, qui se démène dans des activités plus ou moins légales et plus ou moins honorables pour gagner sa vie et tirer parti de sa jeunesse et de sa beauté.

**La vie est plus facile
quand on est riche ou
quand on est beau, et
encore mieux si on
possède les deux.**

La vie est plus facile quand on est riche ou quand on est beau, et encore mieux si on possède les deux. Et c'est dans un véritable engrenage qu'est engagé le héros, convaincu qu'il est qu'il ne peut

rien faire d'autre qu'être le vainqueur, qu'il n'a plus d'existence s'il ne se qualifie pas et ne remporte pas la victoire. La vie se révèle un jeu dramatique dans lequel il a tout misé sur la natation, et s'il échoue dans ce sport où d'autres sont d'évidence meilleurs que lui, c'est toute son existence qui est hypothéquée.

La pièce est vraiment bien construite et elle garde en haleine le spectateur du début à la fin en dépit d'un sujet pour lequel chacun a déjà probablement son opinion vue la couverture médiatique qui en est faite sans arrêt. Mais non. L'histoire racontée dans *Rouge Speedo* a tout ce qu'il faut pour surprendre et même permettre de penser tout en donnant à rire. Les quatre acteurs sont excellents, mais le rôle de Ray – sans doute le plus difficile et le plus intéressant – est magnifiquement tenu par Marc-André Thibault. Ray est à la fois lâche, pitoyable et touchant, son cerveau semble aussi réduit que son vocabulaire, mais il a aussi des poussées d'intelligence et de révolte qui en font un personnage complexe et finalement très attachant.

Avec un décor simple, mais efficace de piscine de compétition, dans la belle salle du sous-sol du Livart, cette galerie d'art située sur la rue Saint-Denis à Montréal, la mise en scène de Louis-Philippe Tremblay offre mille détails hilarants au-delà de ce que fournit la pièce. C'est un monde terrifiant et sans pitié qui se dévoile devant nous, et qui ne doit pas être bien éloigné de ce qui se passe plus souvent qu'on ne le croie dans le milieu du sport haute compétition.

ROUGE SPEEDO de Lucas Hnath, présenté par Théâtre le Mimosis, du 13 au 24 mars 2018 au Livart, 3980 rue Saint-Denis à Montréal

Mise en scène. Louis-Philippe Tremblay

Traduction. Jean-Simon Traversy

Avec. Louis Labarre, Catherine Paquin-Béchar, Guillaume Regaudie, Marc-André Thibault

Assistanat. Louis-Philippe Savard

Décors. Cédric Lord

« Rouge Speedo » de Lucas Hnath au Livart: lycra et testostérone à la piscine



Crédit photo : Hugo B. Lefort

CRITIQUE DE THÉÂTRE



P.-A. Buisson
15 mars, 2018 - 14:02

11

Partage

Tweet

Le monde du sport est un domaine qui allume rarement les dramaturges. Il regorge pourtant de petits drames, de personnalités grandiloquentes, de sacrifices et de déchirements. Il est le théâtre d'une recherche d'équilibre entre la performance physique et la stabilité psychologique. Les athlètes, des gens ordinaires capables de prouesses extraordinaires, ont souvent vécu des expériences hallucinantes.

Traduit par Jean-Simon Traversy, ce texte de Lucas Hnath, un dramaturge de Washington, nous propose d'examiner le microcosme d'un club de natation, dont l'un des membres a le potentiel de se rendre aux Olympiques. Ray (Marc-André Thibault) vit pratiquement dans une piscine. Lorsqu'il ne s'entraîne pas, il donne des cours d'aquaforme aux retraités ou des cours de natation aux enfants. Il n'a jamais gradué et est habile dans une seule discipline : la nage. Il s'est même fait tatouer un serpent, qui louvoie de sa nuque à son pubis, car il aimerait que son surnom de compétition devienne « Le serpent de mer ».



Crédit: Hugo B. Lefort

La pièce s'ouvre sur un débat entre Coach (Guillaume Regaudie) et Peter (Louis Labarre), le frère de Ray, qui est aussi son gérant. Une glacière pleine de testostérone a été trouvée dans le vestiaire, une rumeur qui court suggère qu'elle appartient à Tad, un autre nageur que nous ne verrons jamais, et les deux personnages se demandent s'ils devraient alerter le comité antidopage.

Avec ses multiples retournements de situation, la trame narrative de cette pièce capte habilement l'attention des spectateurs. On y retrouve beaucoup de questions éthiques, notamment à propos de ce qu'un individu est prêt à faire pour éviter de perdre – que ça soit une compétition, une carrière ou un amour – et de l'aveuglement qu'ont parfois certaines personnes face à des situations difficiles dans lesquelles elles se complaisent.

Le deuxième sous-sol du Livart est ainsi transformé en complexe aquatique, avec chaises de sauveteur et parois de verre, et l'illusion est presque parfaite. Tout se passe près de la piscine, incluant le chantage éhonté que fait subir Lydia (énergique Catherine Paquin-Bécharde) à Ray.

Le personnage de Ray qui fait ici figure de martyr simplet au cœur pur, dont tout le monde cherche à profiter, parfois aux dépens de sa santé. Thibault l'incarne avec justesse, ayant l'air juste assez naïf pour être crédible, et passant toute la durée de la représentation vêtu d'un Speedo.



Crédit: Hugo B. Lefort

Quelques répliques sont franchement hilarantes, et nous savourons à pleine bouche la douce ironie d'une longue série de trahisons. Les multiples phrases incomplètes sont un effet de style qui fonctionne peut-être dans la langue originale du texte, mais deviennent rapidement un défaut majeur dans la version que nous avons vu. On a du mal à déterminer, parmi les nombreux balbutiements, si les oublis de mots sont volontaires ou pas, mais on a clairement l'impression que Louis Labarre s'enferme souvent dans son texte.

Outre ces petits détails, la mise en scène de Louis-Philippe Tremblay est imaginative et exploite l'espace inusité mis à sa disposition, ce qui fait de Rouge Speedo un très agréable moment de théâtre, à mi-chemin entre la fable moraliste et la comédie de mœurs.

Rouge Speedo est [à l'affiche du Livart jusqu'au 24 mars.](#)

Rouge Speedo, L'envers de la médaille du sport de compétition

15 MAR. 2018



Seulement quelques semaines après la fin des jeux olympiques, le Théâtre le Mimésis propose *Rouge Speedo*, une pièce sur l'obsession de la performance athlétique. Présentée jusqu'au 24 mars au Livart, cette œuvre, du dramaturge américain Lucas Hnath, pose une question: Jusqu'où un athlète d'élite et son entourage sont prêts à aller pour gagner?

La performance à tout prix

À la veille des qualifications pour les jeux olympiques, une glacière remplie de drogues d'origine inconnue est retrouvée dans le réfrigérateur du club de nage où s'entraîne Ray (Marc-André Thibault).

De peur qu'un scandale n'éclabousse sa carrière, son frère Peter (Louis Labarre) tente de convaincre l'entraîneur de Ray (Guillaume Regaudie), de passer cette découverte sous silence.

Une fois que son instructeur a quitté les lieux, Peter annonce à Ray que la compagnie Speedo souhaite s'associer au jeune nageur.

Misant tout sur son cadet et souhaitant changer de vie avec l'argent que leur rapportera ce lucratif contrat, il tente de le convaincre de changer de camp pour aller s'entraîner chez Atlas.

Or, Ray lui fait un aveu troublant. Depuis, plus d'un an, il améliore ses performances en consommant de la testostérone et qu'il en a absolument besoin pour gagner.

Ayant beaucoup trop à perdre dans l'aventure, Peter décide de prêter l'argent à Ray pour qu'il puisse s'acheter la dose qui, ils espèrent, lui feront gagner les qualifications du lendemain.



C'est là qu'entre en scène, Lydia (Catherine Paquin-Bécharde), l'ex petite amie de Ray, qui a elle aussi quelque chose à gagner de cette situation.

Une distribution judicieusement choisie

L'une des forces de cette pièce est sans contredit le choix de la distribution.

Marc-André Thibault est excellent dans le rôle de Ray. On croit vraiment aux difficultés d'élocution et à l'intelligence limitée de son personnage.

La complicité est si forte entre lui et Louis Labarre, qu'on croirait presque qu'il existe un réel lien fraternel entre les deux comédiens.

Catherine Paquin-Bécharde, que l'on connaît notamment pour son rôle d'IPL dans Unité 9, est très rafraîchissante dans son rôle d'opportuniste qui exploite les faiblesses des gens.

Sujet sérieux et fous-rires

Rouge Speedo pose un regard acerbe sur le monde du sport de compétition. Bien que le sujet traité soit sérieux, on se prend à rire plusieurs fois durant les 80 minutes que durent la pièce, que l'on ne voit d'ailleurs pas passer.

Mise en scène: Louis-Philippe Tremblay

Traduction: Jean-Simon Traversy

ROUGE SPEEDO – DE L'ART DE LA NOYADE

par Marie-Andree Arsenault



Rouge Speedo questionne l'éthique sportive : jusqu'où doit-on aller pour atteindre le podium? Mais cette pièce va plus loin. On plonge au cœur de la psychologie humaine qui pousse plus souvent qu'autrement à mesurer la valeur des gens à ce qu'ils ont plutôt qu'à ce qu'ils sont. Et dans cette joute entre avoir et être, la manipulation est reine.

Dans **Rouge Speedo**, on se retrouve la veille des qualifications en natation pour les Olympiques. Un drame menace d'éclater au bord de la piscine. Des drogues ont été trouvées au club de natation. Le coach est mis au pied du mur par Peter, frère et agent de Ray, jeune espoir olympique. Devrait-on en avertir les autorités au risque de salir la réputation du club et de jeter de l'ombre sur Ray ou taire l'affaire?

Ray accumule les performances exceptionnelles depuis son retour à la compétition. Son corps est sculpté pour un seul but : la victoire. Mais c'est une enveloppe vide qui se jette inlassablement dans la piscine. Un athlète marionnette à la charge de tous ceux qui veulent bien le faire vivre. À prime abord, un seul semble réellement contrôler les ficelles de ce pantin : Peter. C'est sauter bien vite aux conclusions que de le croire seul coupable.



© Hugo B Lefort

Rouge Speedo : nager ou fuir ?

Marc-André Thibault (Ray), **Louis Labarre** (Peter), **Guillaume Regaudie** (coach) et **Catherine Paquin-Béchar** (Lydia) se partagent la scène avec une chimie particulièrement forte. Leurs destins sont assurément rattachés à la victoire de Ray, laquelle représente un fardeau de plus en plus lourd pour l'athlète.

De cette distribution, impossible de ne pas relever le jeu très juste de **Marc-André Thibault** (Ray). On apprécie sa vulnérabilité au sein de ce monde dans lequel il n'est apte qu'à nager ou à fuir la réalité alors qu'il aspire à tellement plus. Comme si la vitesse de ses performances était insuffisante pour retrouver le souffle qui lui manque.

On salue la mise en scène minimaliste de **Louis-Philippe Tremblay** qui est efficace. Si le sol rappelle le bord de la piscine, l'effet de miroir créé par le mur du fond intègre le public à la distribution. Celui-ci prend en effet la place de la foule entourant la piscine pour les qualifications. Le clin d'œil est amusant. Chapeau au compositeur **Guillaume Regaudie** pour la trame musicale dont la puissance ajoute à la fougue des échanges.

Se tirer vers le fond

Dans **Rouge Speedo**, bien que des rapports de force se chevauchent entre les personnages, on réalise peu à peu que chacun a besoin de l'autre. C'est une véritable chorégraphie qui se joue, un ballet aquatique dans lequel chacun plie l'échine pour mieux la redresser.

La scène finale de combat est particulièrement intéressante. C'est là que toute la joute argumentative à laquelle on assiste depuis le début de la pièce prend corps, modifiant dramatiquement les rapports établis jusqu'alors.

À quel moment gagner perd-il son sens? On sort songeur de **Rouge Speedo** : la chute vertigineuse d'un jeune athlète aux rêves trop lourds à porter pour ne pas couler. À voir.

ROUGE SPEEDO

LivArt du 13 au 24 mars 2018

Texte : Lucas Hnath

Mise en scène : Louis-Philippe Tremblay

Traduction : Jean-Simon Traversy

LE HUFFINGTON POST

QUÉBEC



Marie-Claire Girard

Devenir fan



Passionnée de théâtre

«Les ossements de Connemara» : une fascinante pièce

Publication: 11/11/2016 10:55 EST | Mis à jour: 14/11/2016 11:51 EST

C'est quelque chose d'assez extraordinaire qui se passe sur la scène du Théâtre Prospero ces jours-ci : la production des *Ossements de Connemara* de l'auteur irlandais Martin McDonagh, dans une mise en scène de Sébastien Gauthier, une pièce formidable rendue par des comédiens tout aussi formidables qui laisse le spectateur hors d'haleine, partagé entre le rire et l'ébahissement.

J'ai vu *L'ouest solitaire* du même auteur il y a quelques années et j'avais beaucoup, beaucoup aimé. On retrouve chez ce dramaturge irlandais un nombre considérable d'affinités avec notre Québec. Bon, peut-être un Québec d'il y a un petit moment, une société avec une religion catholique et un prêtre (qui s'appelle Welsh ou Walsh, on n'est pas sûr) dont on parle abondamment, avec un portrait du Sacré-Cœur occupant la place d'honneur au-dessus de la cheminée et le bingo comme principal passe-temps pour les vieilles dames. Et puisque ce sont des Irlandais, il y a bien évidemment une omniprésence de l'alcool (conduire après avoir bu est normal puisque tout le monde le fait et que tout le monde a au moins tué un chien ainsi), et la truculence à laquelle on est en droit de s'attendre de la part des protagonistes.



Pierre Charbonneau

Mais surtout, surtout, il y a une histoire. Mick (Hugo Giroux) travaille au cimetière de la paroisse à déterrer les cadavres qui se trouvent là depuis un certain temps afin de faire de la place. Sept ans auparavant, sa femme est morte dans un accident et tout le monde se demande s'il ne l'a pas aidée un peu à mourir. Dans le décor de Jessica Hart très réussi et d'un réalisme cru, avec d'un côté une petite colline de terre figurant le cimetière et de l'autre la cuisine de Mick avec le fameux portrait du Sacré-Cœur, la grand-mère indigne, capricieuse et maniaque, Mary (Danielle Proulx), le policier Thomas (Pierre-Luc Brillant), inepte et inapte et qui rêve de devenir un émule de Colombo, et Martin (Marc-André Thibault) neveu, frère et petit-fils de tout ce beau monde s'agitent, palabrent, supposent, boivent et composent un portrait terriblement vivant et complètement irrésistible de cette petite communauté.

Si tous les comédiens sont parfaits là-dedans, je décerne cependant la palme au personnage de Martin. C'est un rôle en or et Marc-André Thibault le rend avec une texture majuscule, faisant de ce Martin qui, au premier abord, semble donner dans un consternant premier degré, un personnage aux multiples facettes qui ne cesse de nous surprendre. Martin est un jeune adulte menteur, délinquant, un crétin des Alpes, nono, crédule, cruel, d'une naïveté sans borne, branleux, qui frôle la débilité mentale et pourtant...il est incroyablement attachant. Le regard qu'il pose sur les choses et les gens, les répliques qui sortent de sa bouche représentent le plus complet condensé d'humanité qu'il m'ait été donnée de voir au théâtre depuis longtemps. Martin est très divertissant, mais c'est aussi celui qui s'approche le plus d'une certaine lucidité face à l'univers où il vit. Il est irrésistible dans cette inconscience qui lui fait poser toutes les questions qu'il faut, dans cette absence de mémoire et dans cette férocité idiote où transparaît sa vulnérabilité.

McDonagh est extraordinairement habile en nous racontant cette histoire. Les excès de toutes sortes, les anecdotes qui sont tellement absurdes qu'elles doivent être vraies, les dialogues d'une véracité à toute épreuve font des *Ossements de Connemara* une pièce où on rit beaucoup, mais d'où ressort un sentiment de profond découragement devant le cul-de-sac que sont ces vies. C'est aussi Marc-André Thibault qui a traduit le texte et il en fait une adaptation remarquable avec les fautes de grammaire, une langue imagée, proche de nous que les comédiens s'approprient complètement.

Et il y a quelque chose de shakespearien dans cette histoire, dans ces personnages aux prises avec des destins qu'ils n'ont pas choisis et même, je crois, une référence à peine voilée à *Hamlet* avec tous ces crânes que Mick rapporte chez-lui pour leur faire subir un sort peu enviable. *Les ossements de Connemara* est une savoureuse et terrible comédie humaine pleine de rebondissements, où l'amour qui pourrait exister entre les êtres est soigneusement dissimulé par l'urgence de la survie. Et on quitte cette pièce de théâtre avec nostalgie parce qu'on ne quitte pas une histoire, mais un monde.

Les ossements du Connemara: creuser son trou



Hugo Giroux et Pierre-Luc Brillant dans *Les ossements du Connemara*
Photo Pierre Charbonneau, fournie par le Théâtre Prospero

MARIO CLOUTIER

La Presse

Excellente production du Théâtre Bistouri, *Les ossements du Connemara* est une comédie très noire, comme la terre qu'elle remue. Quand le rire fait mal...

Les ossements du Connemara creuse la terre noire du désespoir pour en rire. Au fond du trou, la pièce de l'Irlandais Martin McDonagh atteint les recoins les plus sombres de l'âme d'un groupe de paumés.

Mick Dowd (Hugo Giroux) a le sale boulot de déterrer les morts pour faire de la place au cimetière. Pis encore, il doit exhumer le squelette de sa femme morte il y a sept ans dans des circonstances nébuleuses le mettant en cause.

Son entourage doute de lui. Mary Rafferty et ses petits-fils Martin (Marc-André Thibault) et Thomas (Pierre-Luc Brillant) tournent autour du cadavre de sa culpabilité jusqu'à ce qu'il

flanche.

Ils sont laids. Ils sont sales et ignorants, mais ils sont débrouillards en chien.

Ces Bougon irlandais boivent comme des trous et s'y enfoncent au fil du récit et des répliques assassines. Dans un climat délétère de suspicion et d'accusations feutrées.

La violence devient inévitable, seul cul-de-sac possible. Toute l'action se déroule le soir et la nuit où il n'y a pas que les chats qui soient gris. Entre eux, ces quatre ratoureux sont vils et mesquins, revanchards et méprisants.

Danielle Proulx et Marc-André Thibault dominent la distribution. Dans un rôle extrêmement physique où il doit lever des dizaines de pelletées de terre, Hugo Giroux manque toutefois de nuance dans son jeu. La mise en scène souligne parfois trop le rire facile, mais les éclairages et la scénographie sont remarquables.

Les ossements du Connemara fait rire jaune, en fait. Et puis vlan! La violence écrase tout et a le dernier mot. Nous sommes projetés dans ce trou sans fond où même les morts ne dorment plus tranquilles.

* * * 1/2

Les ossements du Connemara. Texte de Martin McDonagh. Traduction de Marc-André Thibault. Mise en scène de Sébastien Gauthier. Au Théâtre Prospero jusqu'au 26 novembre.

THÉÂTRE

Humour sacrilège

LES OSSEMENTS
DU CONNEMARA

Texte : Martin McDonagh. Traduction : Marc-André Thibault. Mise en scène : Sébastien Gauthier. Une production du Théâtre Bistouri. Jusqu'au 26 novembre, au théâtre Prospero.

MARIE LABRECQUE

Après son jouissif *L'Ouest solitaire* présenté en 2013, le Théâtre Bistouri retourne dans l'Irlande folklorique et inventée, trempée dans l'humour bien noir de Martin McDonagh. Deuxième partie de la Trilogie de *Leenane*, *Les ossements du Connemara* tourne autour d'une occupation pour le moins singulière: déterreur de cadavres. Mick (Hugo Giroux, imposant) est en effet chargé de faire de la place dans le cimetière encombré de sa paroisse. Ce qui signifie, ce jour-là, de devoir déplacer le corps de sa propre femme, morte dans l'automobile qu'il conduisait ivre. Un décès qui, sept ans plus tard, alimente toujours les soupçons d'un policier (Pierre-Luc Brillant) se fantasmant en Colombo. Était-ce vraiment un accident?

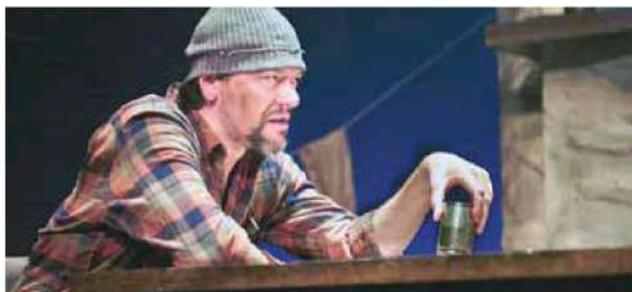
Le dramaturge irlandais a pris son temps pour installer son intrigue — plutôt mince —, qui démarre lentement. Il semble surtout s'affairer à peindre un univers présentant, sous l'humour, un fond désespéré, violent, et ultimement désœuvré. Ses personnages boivent (beaucoup) et entretiennent des conversations à la fois triviales et absurdes. Par exemple, est-il pire de mourir noyé dans son urine ou de s'étouffer dans ses vomissures?

La pièce n'a pas la force

cruelle ou la profondeur tragique de celle qui avait amorcé la trilogie, il y a exactement vingt ans: *La reine de beauté de Leenane*. Mais les comédiens y trouvent des personnages assez cocasses, aux dialogues parfois savoureux. Tels la grand-mère ratoureuse campée par Danielle Proulx (en remplacement de Micheline Lanctôt qui avait dû se désister en raison d'un conflit d'horaire) ou le petit-fils volubile et pas trop futé, incarné avec conviction par Marc-André Thibault. Le metteur en scène Sébastien Gauthier a su donner une dimension incarnée à ce monde-là, rendu sur la scène du Prospero dans une ambiance sombre et sinistre appropriée. La scénographie impressionnante de Jessica Hart divise ainsi l'espace en deux: une pièce dominée par un immense foyer et la montagne de terre formant le cimetière.

Surtout, *Les ossements du Connemara* débouche sur une scène tout à fait jubilatoire, dans son caractère exutoire face à la mort. Un geste transgressif qui s'accomplit sous une image de Jésus-Christ. Dans cet environnement où la religion est à la fois omniprésente dans les discussions (bien qu'on ne voie jamais le personnage du prêtre) et impotente devant les actes de ses fidèles, disons que le rituel de l'enterrement est soumis à un traitement franchement irrévérencieux. Sans vendre le punch, on n'avait probablement pas vu, depuis *Hamlet*, une utilisation aussi marquante de crânes humains au théâtre...

Collaboratrice
Le Devoir



PIERRE CHARBONNEAU

Hugo Giroux dans *Les ossements du Connemara*.



Les ossements du Connemara : une pièce à ne pas manquer!



Victoria Koscielniak

13 novembre, 2016 - 12:12

ART ET (POP) CULTURE



Crédit photo : Pierre Charbonneau

J'ai toujours un peu peur avant d'aller voir une pièce de théâtre. Pour les peu initiés anxieux comme moi, la perspective de se sentir en otage émotionnel dans une salle étouffante à essayer de déchiffrer des vers en alexandrin, pendant plus d'une heure, ressemble vaguement à des faits vécus datant du secondaire.

Heureusement, cette image figée qui me traverse souvent l'esprit lorsqu'il est question de théâtre est loin d'être représentative de la réalité. C'est d'un point de vue de spectatrice novice que j'ai eu la chance d'assister à une représentation de la pièce *Les ossements du Connemara* de Martin McDonagh mardi dernier. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, quoique le résumé indique qu'il s'agit d'une [« puissante comédie noire irlandaise »](#).

Pas dépaystante pour deux sous, bien que située quelque part en Irlande dans Saint-Profond-des-Coins-Perdus, la pièce raconte l'histoire de Mick Dowd (incarné par Hugo Giroux), un déterreur professionnel, qui s'occupe de gérer l'espace dans le cimetière local à l'aide de sa pelle et de son jeune apprenti au langage coloré, joué par le très convaincant Marc-André Thibault, qui jongle avec son personnage d'adolescent révolté et vulnérable à la perfection. C'est en exhumant des fragments du passé avec un dialogue vif et hilare que nous découvrons la dure tâche de Mick : déterrer le corps de sa femme décédée dans de nébuleuses circonstances. Pour une pièce où la mort est bien établie et qui teinte l'histoire, les rires à gorge déployée sont surprenamment de mise, avec les visites de personnages burlesques mais attachants.

Je crois que même les plus claustrophobes des spectateurs qui, comme moi, craignent de se sentir contraints, apprécieront cette pièce expansive qui nous fait avaler une pilule de noirceur humaine, tout en douceur, en l'enrobant d'un humour grinçant.

Les ossements du Connemara est en présentation au Théâtre Prospero du 8 au 26 novembre 2016. Pour consulter le calendrier des représentations, suivez [le lien ici](#).